Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde

47-48 | 2012

Voix Féminines. Ève et les langues dans l'Europe moderne

Les discours de et sur la femme éducatrice dans les ouvrages pour l'enseignement du français aux Pays-Bas (XVI^e-XIX^e siècles)

Marie-Christine Kok Escalle

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/dhfles/3146>

DOI : 10.4000/dhfles.3146

ISSN : 2221-4038

Éditeur

Société Internationale pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2012

Pagination : 137-154

ISSN : 0992-7654

Référence électronique

Marie-Christine Kok Escalle, « Les discours de et sur la femme éducatrice dans les ouvrages pour l'enseignement du français aux Pays-Bas (XVI^e-XIX^e siècles) », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 47-48 | 2012, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 25 mars 2023. URL : <http://journals.openedition.org/dhfles/3146> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dhfles.3146>

Ce document a été généré automatiquement le 25 mars 2023.

Tous droits réservés

Les discours de et sur la femme éducatrice dans les ouvrages pour l'enseignement du français aux Pays-Bas (XVI^e-XIX^e siècles)

Marie-Christine Kok Escalle

- 1 Notre article se situe dans la continuité de celui de M. van Strien-Chardonneau, dans ce recueil ; le contexte de notre étude y est dessiné et le corpus d'ouvrages auquel nous nous référons y est présenté. C'est la femme éducatrice qui guidera notre recherche, tant en sa qualité d'auteur d'ouvrages pour l'instruction et l'éducation des enfants et des filles en particulier, que dans la représentation que l'on en donne dans les textes donnés à lire aux enfants pour l'apprentissage de la langue française.
- 2 Parmi les nombreux ouvrages publiés pour l'apprentissage du français aux Pays-Bas entre les XVI^e et XIX^e siècles (grammaires, méthodes, livres d'exercices ou de lectures) dans lesquels nous puisons les éléments pour illustrer les représentations du féminin, peu sont rédigés par des femmes. En revanche les romans pédagogiques et les traités d'éducation français (*Adèle et Théodore* et *Les veillées du château* de Madame de Genlis 1782, *Eugénie et ses élèves* de Madame de La Fite 1787, les *Magasins* de Madame Le Prince de Beaumont 1757-1774) ou anglais (*L'éducation pratique* de Miss Edgeworth 1798) circulent dans les familles et les maisons d'éducation. Destinés à un public néerlandophone, ils sont publiés en langue originale, en traduction intégrale ou en adaptation.
- 3 Par leur écriture et leurs écrits, les femmes à la tête d'une maison d'éducation, comme Madame de Campan (1752-1822) dans son pensionnat fondé à Saint-Germain ou A. B. van Meerten-Schilperoort (1778-1853) dans son institution à Gouda, donnent une image de la femme éducatrice qui utilise pour son enseignement la forme dialogique traditionnelle. Ainsi, utilise-t-on les *Entretiens* de Madame de La Fite (1783) publiés à La Haye (1809), les historiettes de Madame de V. (1804), ou les *Leçons d'une mère à sa fille* masquées sous le titre *L'éducation de la poupée*, anonyme, Amsterdam [1828] pour

mettre en scène la relation d'éducation au féminin. Cette forme de « réflexions d'une mère adressées à sa fille » se retrouve sous la plume de Boudier de Villemart qui publie à Amsterdam en 1779, *Dissertation sur l'éducation morale des jeunes demoiselles*, dans la tradition du *Télémaque* de Fénelon.

- 4 On constate le souci de proposer du matériel pour l'enseignement, destiné aux enfants, mais aussi des ouvrages pour la formation personnelle des enseignantes elles-mêmes, comme le *Discours sur l'éducation* (Bruxelles 1828) de Madame de Genlis qu'un inspecteur de l'enseignement mentionne à côté des romans pédagogiques, des contes pour enfants et des pièces de théâtre de cette même auteur, dans un guide pour les institutrices, rédigé au milieu du XIX^e siècle¹.
- 5 Quelles sont les figures de la femme éducatrice, maîtresse d'école, mère ou gouvernante ? Quels sont les enjeux de l'exemple donné en langue française utilisée comme support pour l'instruction et l'éducation ?

1. Les figures de la femme éducatrice

1.1. La maîtresse d'école

- 6 Les archives municipales nous permettent de connaître les réalités matérielles et institutionnelles de l'enseignement dans les écoles françaises qui accueillent les filles dans de nombreuses villes néerlandaises et sont tenues par des femmes, souvent épouses du maître d'école pour garçons. Les instructions que doivent suivre les « demoiselles françaises », maîtresses d'école française avec ou sans internat, souvent recommandées par l'Église wallonne, mettent en évidence les liens qui existent entre l'instruction de et en langue française, l'instruction religieuse et l'éducation morale et sociale. À Wageningen (Gueldre), en 1727, ce sont « les bonnes mœurs, les belles manières et les ouvrages de main » que la maîtresse doit enseigner ; à Deventer (Overijssel), en 1805, les consignes concernent le « respect obligé en l'Être suprême, l'amour de la vertu, une compréhension saine et honnête de leurs devoirs et de leur destinée ».
- 7 La tâche d'instruction et d'éducation de la maîtresse d'école, si elle apparaît dans la correspondance institutionnelle, est aussi décrite dans les dialogues intégrés aux ouvrages d'apprentissage de la langue française, publiés au long des siècles. Dans *La guirlande² des jeunes filles*, Gabriel Meurier met en scène des personnages féminins qui dialoguent, inspiré qu'il est par l'expérience de la « regente de Jouvencelles » Agnete van Gheel, à qui il adresse son Épître dédicatoire :

Entendant (chère et bonne Dame) le déduit que prenez avec la diligence qu'adhibez à deüement instruire et instituer les jeunes filles à vous commises : tant en bonnes mœurs qu'en François poli et élégant [...] j'ay dédié ce livret à vostre honneur à ce de vous animer et évertuer à faire vostre plein debvoir à l'endroit de vostre tendre troupeau. (Meurier 1587, cité par Berriot-Salvatore, 1982 : 535)
- 8 Si l'on suit la métaphore de Meurier, la maîtresse doit instruire en français et élever. Elle est au dortoir, veillant à ce que les élèves se couchent ; elle est dans la salle d'étude et contrôle le travail des fillettes. Au 3^e dialogue, la venue d'une nouvelle élève Annette qui a choisi l'école pour sa « bonne fame et renom » est l'occasion de faire un portrait de la *maîtresse d'école*, « gentille et bonne matronne » ; savante aussi bien en français qu'en flamand, elle a l'art d'enseigner et est en outre irréfutable sur le plan des

mœurs : mariée, pieuse et consciencieuse, « au point de faire toujours son total devoir ».

– D. Elle tient tres bon ordre & louable manière de faire, en enseignant & morigerant ses fillettes. – D. Elle nous instruit à craindre Dieu & honorer nos parens & nos instructeurs. – C. Puis à lire & ecrire. [...] Elle est mariée à un bien honeste homme, disert, facond, & versé en la langue françoise. [...] c'est la plus gentille et ingénieuse qui soit huy souz le soleil. (Meurier 1587 : 15-16)

- 9 Elle est capable de rigueur morale mais aussi de sévérité et c'est elle qui gère financièrement son école (Berriot-Salvatore 1982 : 536). Elle fait respecter la discipline, contrôle l'ordre et la propreté, fait réciter les leçons, dit la prière avant d'aller manger. L'éducation porte sur les rituels et sur les valeurs comme la crainte de Dieu et le respect de l'autorité, que ce soit celle des parents ou celle des maîtres ; l'instruction vise en premier lieu, l'apprentissage de la langue française et les connaissances élémentaires, à savoir lire, écrire et compter. Les travaux manuels et en particulier les leçons de couture occupent l'après midi des écolières. Pour ces fillettes de langue maternelle flamande, – cet ouvrage est en effet situé à Anvers dans les Pays-Bas méridionaux et s'adresse à un milieu social, populaire, des cités marchandes du Nord –, la maîtresse est celle qui leur apprenant le français, leur permettra l'accès à une promotion sociale et à une culture. Les initiant au calcul et à l'écriture mais aussi aux travaux manuels, elle les forme à pouvoir participer à l'économie domestique et à des activités familiales professionnelles, comme la tenue des comptes et des transactions dans la boutique. La maîtresse joue donc un rôle émancipatoire pour ces jeunes filles qui apprennent le français.
- 10 Zacharias Heyns, le fils du célèbre maître anversoïse Peeter Heyns, suit le modèle de Meurier en publiant pour les Pays-Bas septentrionaux et un siècle plus tard *La nouvelle guirlande des jeunes filles*. On y retrouve une figure de la maîtresse vertueuse, respectable et dont l'autorité va de pair avec le souci de comprendre les enfants. Elle répond en effet au besoin des élèves de se distraire en chantant les psaumes et en lisant ; elle se soucie de leur bien-être, veillant par exemple à ce qu'elles ne s'échauffent pas trop en jouant (Heyns 1653 : 5).
- 11 L'éducation du corps et l'apprentissage des bonnes manières fait partie de la tâche de la maîtresse qui, dans le dialogue XXXI « d'une fille avec sa mère & sa maîtresse » de Piélat, surveille le bon maintien de ses élèves et leur appétit :
Mademoyselle N., faut-il vous avertir toujours de ne vous tenir point dans une telle posture ? Certainement vous deviendrez bossue si vous vous courbez si forte en travaillant. Pensez à redresser votre corps de temps en temps, je vous prie. [...] Cependant il ne faut pas que des filles mangent outre mesure, parce que cela gaste leur complexion. (Piélat 1672 : 188-189)

1.2. La mère pédagogue professionnelle

- 12 Parfois la mère et la pédagogue conjuguent leurs fonctions dans l'écriture édifiante. L'exemple de van Meerten-Schilperoort est bien connu (van Essen 2001). Pédagogue pour la jeune enfance, elle exploite ses talents de mère de famille et d'épouse de pasteur aux profits des enfants, des adolescentes sortant de l'école, des jeunes femmes et des mères. Ayant délibérément choisi d'éduquer elle-même ses enfants, elle fait de l'éducation sa profession en tenant une école avec pensionnat à Gouda, après avoir essayé en vain, de 1816 à 1818, d'obtenir du ministère l'ouverture d'une école de

formation pour les institutrices. Dans son école-pensionnat, une des 75 qui en 1849 accueillent 2327 filles aux Pays-Bas (van Essen 1990 : 40), on parle français. Pour cette professionnelle de l'éducation, les filles doivent recevoir instruction et éducation, combinant l'initiation aux langues³ et aux matières modernes (l'histoire et la géographie), les travaux manuels (d'aiguille) et artistiques (chants, piano, dessin) et la formation religieuse. Si l'instruction se mesure à la quantité de connaissances proposées, l'éducation le serait à ses objectifs de faire acquérir une façon d'être qui prépare à la future fonction de bonne épouse, de mère et de maîtresse de maison ou bonne ménagère, mais aussi de bonne chrétienne ; les lectures quotidiennes de la bible et des ouvrages moraux, les prières soulignent que l'éducation morale et sociale va de pair avec l'éducation linguistique.

- 13 À sa pratique d'enseignante et d'éducatrice, cette femme ajoute le métier d'écrivain, publiant de nombreux manuels pour l'apprentissage du français, qui, sous le nom de *vocabulaire*, sont des livres de dialogues pour la jeunesse, « à utiliser comme livre de lecture et d'étude, [et] pour faire des traductions sur papier ou de vive voix » (préface). Pour les besoins de son enseignement aux (petits) enfants mais peut-être aussi pour l'intérêt financier, elle publie aussi des ouvrages en néerlandais sur les sciences, l'histoire naturelle, la géographie, et l'histoire (1811-1818).

1.3. La mère éducatrice

- 14 Dans les dialogues que l'on trouve dans les méthodes et autres ouvrages d'apprentissage du français depuis le XVI^e siècle et encore au XIX^e, la figure de la mère apparaît dans son rapport à l'éducation des enfants et aussi dans la complémentarité avec la maîtresse d'école. On la voit vivre au quotidien, dans le dialogue XXXI de Piélat cité plus haut ; elle veille à ce que sa fille se lève à temps pour arriver à l'heure à l'école ; elle lui rappelle qu'elle doit faire sa prière du matin, avant de déjeuner ; elle lui pose des questions pour vérifier si la maîtresse fait bien respecter la discipline souhaitée à l'école. Dans un dialogue comparable (Marin 1712 : 155-159), la mère apparaît aussi comme celle qui veille à l'éducation de sa fille dans tous les domaines, prêtant attention à la bonne tenue physique, à l'assiduité scolaire, à l'éducation religieuse, à l'apprentissage des divers travaux d'aiguille. Elle insiste sur la lecture et l'apprentissage de la langue française car la jeune fille doit avoir appris les dialogues et parler français avec la maîtresse sous peine d'amende. Enfin, la mère donne aussi l'exemple de la bonne gestion, indiquant à sa fille qu'il ne faut pas être dépensière mais bonne ménagère, « il faut apprendre de bonne heure à être ménagère » et savoir épargner.
- 15 La figure de la mère qui s'occupe de la formation de ses enfants apparaît plus fréquemment au XVIII^e siècle que dans les manuels des périodes précédentes. Et au XIX^e siècle où comme le montre É. Badinter dans *L'amour en plus* (1980) la tendresse et l'amour maternel prennent l'allure d'une évidence sociale, les ouvrages de lecture et d'apprentissage du français mettent en scène une image idéalisée de la mère tendre et dévouée à ses enfants, une mère attentionnée. Cette qualité de la mère attachée à son enfant apparaît dans les exemples de grammaire, les exercices de lecture et traduction ; c'est elle qui donne le sein (Meineke/van Bemmelen 1807 : 11) et qui, même dans la détresse, donne tout pour son enfant, car une mère n'abandonne pas son enfant. Cette composante affective très prononcée qui caractérise de plus en plus la relation parents/

enfants au XIX^e siècle, appelle la réciproque et semble déterminante pour la réussite de la performance éducative : « c'est que je vous aime comme ma vie », affirme la fille à sa mère (Marin 1712 : 159), et Madame Bonté dit à sa fille « Je t'aime tendrement » (*L'éducation de la poupée*), exprimant sans gêne son amour maternel. Au XIX^e siècle, ce sont surtout les valeurs morales que la mère doit faire acquérir à ses enfants, même si l'on trouve ici et là quelques exemples où elle leur transmet des connaissances⁴.

1.4. La gouvernante

- 16 L'éducation domestique est, dans les familles de la haute bourgeoisie et de l'aristocratie, jusque dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, entre les mains des gouverneurs et gouvernantes, francophones le plus souvent. La gouvernante peut même, dans une situation extrême, remplacer la mère lorsque celle-ci a disparu ; elle remplit alors les fonctions d'institutrice et d'éducatrice, étant « un guide, une amie, une seconde mère⁵ » pour des enfants qui n'auraient plus que leur père. Cette situation est mise en scène par Sophie Ulliac Tremadeure (1794-1862)⁶, une amie de Henriette Renan. Marie de Castelnaud « l'institutrice » s'occupe de quatre enfants orphelins de mère chez qui elle veut développer l'intelligence et la bonté du cœur :

l'éducation, nous en ferons toute la journée ; à tout propos, en exerçant notre cœur à sentir ; nos yeux à voir juste ; notre esprit à chercher la vérité ; notre raison à commander à nos caprices, à notre vanité, à nos passions, et notre âme à développer en elle ce sentiment du juste et de l'injuste, cet amour de ce qui est bien, cette droiture morale qui appartiennent à toutes les religions, à tous les peuples, et qu'on retrouve partout sous les noms de loi naturelle et de morale universelle (1837 : 57-58).

- 17 Les gouvernantes qui étaient d'origine française au XVII^e siècle sont souvent remplacées par des Suisses au XVIII^e. Une de leur tâche importante est de développer chez leurs élèves le goût de la lecture, tant pour apprendre la langue française que pour apprendre les savoirs liés à la bonne éducation. La Suisse Jeanne Wägeli (1744-1827), gouvernante de la famille van Lennep de 1783 à 1814, fait lire les classiques de la littérature française à son élève après l'école, le soir. Décrite comme une personne cultivée, « d'un esprit et d'un talent singuliers, au goût fin et aux compétences étendues », elle est à même de former son élève tant dans la langue française que dans les savoirs exprimés dans cette langue. La Genevoise Jeanne Louise Prévost (1721-1785), gouvernante de Belle van Zuylen entre 1748 et 1753, lui fait faire des extraits de ses lectures des grands auteurs classiques français du XVII^e siècle, pour mieux comprendre et mémoriser les textes. Cette pratique des extraits est courante et doit être encouragée par les mères qui éduquent leurs enfants, comme le précise Villemart (1779 : 66-67, 84-85) dans son épître dédicatoire aux jeunes demoiselles des Provinces-Unies :

Une des occupations la plus noble [...] est sans doute la lecture [...] Lisez avec précaution : lisez la plume à la main ; faites des extraits de tout ce que vous jugerez digne d'être retenu & revoyez souvent ces extraits. En suivant cette méthode dès l'âge tendre où vous êtes jusqu'à vingt cinq ou trente ans, vous vous amasserez un trésor de connaissances & vous préparerez une foule d'agrémens ».

- 18 La gouvernante veille à ce que Belle lise « pour s'instruire, pour développer son jugement, pour mieux comprendre le monde qui l'entoure, pour mieux se connaître, pour exercer sa plume » (van Strien-Chardonneau 2003 : 184). Et si « pour former le cœur et le jugement », elle recommande la lecture des ouvrages historiques, car « pour un esprit raisonnable l'histoire est remplie d'utiles leçons, même celle des peuples les

plus barbares », elle sera étonnée que Belle lise en 1758 *l'Esprit des lois* de Montesquieu, dix ans après sa parution. L'éducatrice, modeste, vante les qualités de son élève qui deviendra elle-même éducatrice de son neveu, et suivra les conseils de sa gouvernante.

- 19 Ces gouvernantes étrangères francophones enseignent dans leur langue maternelle, faisant de leurs élèves des plurilingues ; leur milieu protestant d'origine devrait garantir une éducation morale et religieuse, ce qui n'est pas toujours le cas car :

Les Hollandais, si disposés en faveur de la France, semblent en général se contenter du rebut des femmes de cette nation. Cabotines vieilles, filles de joie disgraciées, chambrières congédiées, jeunes veuves qui n'ont jamais été mariées etc., voilà pour la plupart ces « Mademoiselles » tant honorées en Hollande ». (*Bijdragen tot het Menselijk Geluk*, Utrecht et Amsterdam, v. 1790, I, 277)
- 20 Les préjugés sont tenaces, qui font voir la gouvernante comme une femme laide : « elles sont toutes laides, les gouvernantes et les maîtresses de pension. [...] elles ont des moustaches, comme Perette, la femme du jardinier, et de la barbe aussi ». Léonie voit sa gouvernante comme « une pédante [...] une vraie maîtresse d'école, pimbèche et revêche » (Tremadeure 1837 : 8), elle que la femme de chambre voit « jeune, avec un air fort doux, des manières très honnêtes » (15-16).
- 21 Au XIX^e siècle, la gouvernante à qui l'on confie les enfants dans les familles de la noblesse et de la haute bourgeoisie, a les compétences requises en pédagogie⁷ et en langues. Dans ces familles où l'on parle français au quotidien, à table en particulier, mais aussi où l'on s'écrit en français entre parents et enfants, les gouvernantes sont choisies pour leur compétence en langues modernes et pour leur formation à l'étranger. Elles doivent enseigner en français, mais donnent aussi des cours d'anglais et d'allemand à leurs élèves (Huisman 2000 : 135-149).
- 22 La gouvernante francophone et la maîtresse d'école française, l'une et l'autre pouvant être appelée « institutrice », ont un métier complexe car elles sont enseignantes, maîtres de langues et éducatrices tout à la fois, opérant tantôt dans la sphère privée de la famille tantôt dans la sphère publique de l'école. Une même demoiselle peut faire état de ses compétences certifiées (acte autorisant à enseigner) pour obtenir un poste scolaire ou familial⁸. Ces éducatrices utilisent le français comme base pour une initiation aux autres langues modernes qui se met peu à peu en place dès le début du XIX^e siècle, donnant aux jeunes filles des milieux bourgeois et aristocrates une éducation moderne et différente de celle des garçons qui fréquentent écoles latines ou gymnases. On trouve, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, des petites annonces de gouvernantes qui, anglaise, allemande, belge ou néerlandaise, vantent leurs compétences en langues.
- 23 La figure de la mère éducatrice apparaît au long de notre période, mêlée à celle de la gouvernante ou de la maîtresse d'école. Pédagogue en herbe, dans les dialogues des ouvrages d'apprentissage ou pédagogue experte dans les traités d'éducation morale, elle est garante de la bonne éducation sociale et morale dont la société a besoin. Elle a à sa disposition la langue française, les lectures édifiantes par la littérature, l'histoire, la philosophie, et surtout l'exemple à donner.

2. Les enjeux de l'exemple donné

- 24 Exemples livresques, exemples vivants, des modèles d'adulte sont proposés aux enfants avec des comportements idéalement valorisés ; à travers le français, support tant

linguistique que culturel, ils font miroiter à l'enfant lecteur une image sociale dominante. L'éducation, mais aussi l'instruction en langue française dans les Pays-Bas du XIX^e siècle, ont pour objectif de préparer l'enfant à être un adulte utile à la société ; c'est ce qu'illustrent histoires, récits et poèmes pour les enfants, aussi bien en français qu'en néerlandais ; Bruinses enjoint, dans sa préface, ses jeunes lecteurs garçons et filles, à ne pas mentir et à ne pas voler, et ainsi à devenir des membres utiles de la société qui a besoin de gens honnêtes et assidus au travail. Les écrits des pédagogues françaises sont-ils source d'inspiration pour les Néerlandais ? Les idées sont-elles partagées ?

- 25 Les livres français qui mettent en scène l'institutrice, au sens de la gouvernante éduquant et instruisant, ont-ils eu une influence sur les pratiques et les idées aux Pays-Bas ? C'est probable si l'on considère les publications et leurs traductions. Le plan d'éducation qu'Antoinette Legroing de La Maisonneuve (1764-1837), forte de son expérience de directrice de pensionnat, rédige en 1801 sera, par exemple, dès 1804 accessible en néerlandais. Il insiste sur une formation générale pour toute éducation des filles. Plus tard, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, c'est le modèle de l'éducatrice des tout petits qui fait recette. E. van Calcar diffuse les idées de M. Pape-Carpantier (1815-1878) en publiant en 1862 une traduction néerlandaise de son ouvrage sur l'école maternelle qui fait de la salle d'asile une institution scolaire. *L'institutrice* de Trémadeure est un plaidoyer pour l'éducation à l'indépendance (économique) de la femme, lui proposant une carrière en développant ses talents. Se sert-on aussi de certaines publications françaises pour conforter l'image de l'éducation de la femme pour être mère, éducatrice, non savante ?

2.1. La langue française support et medium pour l'éducation

- 26 Si Le Prince de Beaumont apparaît comme l'auteur le plus lu après Voltaire dans la république des Pays-Bas au XVIII^e siècle (Montoya 2004), les romans pédagogiques de Madame de Genlis et de Madame de La Fite sont aussi lus en français par les personnes fréquentant les cabinets de lecture. Pourquoi donc passer par un texte français pour enseigner les vertus que la société néerlandaise met en avant ?
- 27 Par ses activités d'éducatrice professionnelle dans son école-pensionnat et de traductrice/éditrice de textes pédagogiques, van Meerten-Schilperoort contribue à diffuser les idées françaises qui lui semblaient profitables à l'éducation des jeunes Néerlandaises, auprès d'un public plus large qui ne lit pas nécessairement le français. Elle édite, traduit et adapte les *Magasins* que Madame de Beaumont a publiés entre 1757 et 1774 pour les différents âges de filles (Montoya 2002). Lus dans son enfance, ils ont laissé sur elle une trace indélébile (préface à son édition en traduction néerlandaise des *Magasins des jeunes filles*). Reprenant l'idéal des *Magasins*, méthode d'éducation des jeunes filles par l'étude de la langue française pour transmettre des connaissances intellectuelles et culturelles et éduquer moralement, « moyen [...] offert par la Providence pour former leur esprit et leur cœur, [...], apprendre à penser [...] juste [...] et pour bien vivre » (1762, Avertissement XXV-XXVI), l'éducatrice van Meerten-Schilperoort incarne bien les idées de la fin du XVIII^e siècle, telles qu'elles circulent dans les milieux inspirés par la Société du Bien public. Elle prépare les jeunes filles à devenir des maîtresses de maison sachant utiliser leur raison pour les besoins de la famille, pour l'éducation de leurs enfants et pour l'amour de leur époux, comme le veut

la société néerlandaise du XIX^e siècle. Pourtant, elle apparaît novatrice dans son incitation à donner une formation aux travaux manuels permettant à la femme une éventuelle indépendance économique d'une part, et participant au bien être de la nation d'autre part. En outre elle fait du souci des pauvres et des prisonniers une tâche pour les femmes, en leur montrant l'exemple par ses activités et pratiques personnelles (Jensen 2001 : 109-115), ce qui donne une responsabilité sociale à la femme, en dehors du cercle familial. C'est d'ailleurs toute l'entreprise de *Pénélopé*, le premier journal de ce type en néerlandais, écrit par des femmes et pour des femmes avec pour objectif d'atteindre les femmes hollandaises, en leur offrant « une lecture en langue maternelle correcte » et non plus seulement en français. Plus tard, en 1846, fidèle à ses objectifs éducatifs, van Meerten-Schilperoort traduit *Alice*, roman de Madame de la Faye Brehier qui devrait inspirer les jeunes filles néerlandaises à suivre le modèle qui est le sien et se résume en « Aide-toi et le ciel t'aidera, retrousse tes manches et Dieu t'aidera et bénira ton travail ».

2.2. Éduquer par l'exemple

- 28 Éduquer par l'exemple, clé de la réussite de la performance éducative pour assurer l'harmonie sociale, résultat de l'harmonie familiale ? L'exemple est donné par les personnages du livre de lecture, par la gouvernante modèle, à l'enfant qui est appelé à le suivre mais aussi à servir d'exemples aux enfants fréquentés. Pour l'illustrer nous référons à trois ouvrages.
- 29 Dans le premier, l'éducation de l'institutrice domestique mise en scène par Tremadeure (1837) vise explicitement à procurer aux enfants une position sociale et une profession, en exploitant leur talent pour l'étude, c'est-à-dire « sans rien négliger de ce qui doit vous mettre à même de remplir dignement un jour les devoirs d'épouse et de mère de famille, [à] vous assurer, pour l'avenir, un état » (50-51). Cette institutrice, gouvernante remplaçant la mère auprès de jeunes orphelins, montre par l'exemple, ce qu'elle prône ; en femme indépendante, subvenant à ses besoins économiques, elle donne entre autre comme fin à l'éducation, celle de faire acquérir l'indépendance à l'élève (titre du chapitre 4) ; elle s'oppose ainsi à la vision dominante qui veut que les hommes seuls soient préparés à faire carrière : « Nous autres femmes on nous élève trop souvent ainsi ; c'est-à-dire qu'on nous donne des maîtres sans songer à nous ouvrir une carrière » (48). Deux mondes sont opposés, celui où l'on paraît, où « il ne s'agit plus que de perfectionner leur éducation et de préparer mes filles à paraître dans le monde » (284) et celui dans lequel « l'amour et l'habitude du travail [...] seront [...] une source assurée de prospérité et de bonheur » (288), assurant « la ressource d'un talent vrai ». Et si l'harmonie sociale repose sur le bon fonctionnement des femmes éducatrices, apprendre à être « une maîtresse de maison qui aime l'ordre » (59) justifie que « le temps que nous consacrons à nous procurer les moyens de jouir par la suite d'une parfaite indépendance, ne saurait être du temps perdu » (59).
- 30 Dans le deuxième ouvrage, la poupée sert de truchement pour faire passer toutes les leçons. *L'éducation de la poupée* [1828] donne l'exemple de la vertu, qui est la réponse à ce que les parents attendent de leurs enfants. Elle donne l'exemple de la sincérité car dire la vérité est la condition de tout équilibre relationnel et social. Enfin, elle donne l'exemple de l'obéissance car « rien ne rend une demoiselle plus aimable que d'être obéissante, douce, vertueuse, et surtout sans bassesse (vice que l'on n'attribue pas

toujours sans raison à notre sexe). Fuyez la ! Soyez sincères et franches, et accoutumez vous, dès votre tendre jeunesse, à la vertu » (81). C'est la morale chrétienne qui gouverne l'éducation avec pour qualités à acquérir, la bonté (nom de la mère) ou charité qui est le partage avec plus pauvre que soi ; c'est l'assurance du bonheur partagé en famille mais aussi en société, car « si je te laissais faire à tes fantaisies [...], tu deviendrais un être insupportable pour la société humaine » (5) dit la mère à sa fille. Le support de l'instruction que représente le manuel de français, livre de lecture, donne de l'éducation l'image d'un marché affectif : aux parents la responsabilité de la formation morale de leurs enfants, conforme à la religion chrétienne, aux enfants l'injonction à suivre le modèle proposé, avec pour résultat le bonheur social : « Il n'y a pas pour les parens de plus grand bonheur, que celui d'avoir des enfans, qui sont sensibles aux maux d'autrui. Fais à ton prochain ce que tu es en état de faire. [...] Continue de faire la joie et le bonheur de ma vie, je ne regretterai donc, ni argent, ni peine, que j'emploie à te rendre bonne et vertueuse » (61).

- 31 Enfin, dans le troisième ouvrage, l'exemple à suivre est celui de la mère, de la gouvernante ou de la maîtresse, mais la jeune fille doit être éduquée à utiliser la raison, sans nécessairement devenir savante. Le « bonheur permanent » (Villemart) que procure la bonne éducation serait lié à l'accomplissement de devoirs. La mère exerce en cela une fonction sociale importante car c'est à elle de donner aux enfants la première éducation et de « de veiller de bonne heure & constamment à l'éducation de leurs enfans, [faisant] en sorte que par leur étude, leur travail, l'amour de l'ordre, ils devinssent comme des pièces nécessaires à l'édifice de cette République [...] la bonne éducation est, sans contredit, un grand bien pour l'Etat » (Villemart 1779 : 4-9). L'objet de l'ouvrage de Villemart dont le titre est éloquent, serait de convertir mères et filles à la vertu, en suivant l'exemple donné dans le « cours complet de Morale, sans sécheresse ni pédantisme » à suivre en 4 ou 5 années. Pour y parvenir, la mère est qualifiée, tout à la fois comme destinataire virtuelle de la *dissertation* et comme médiatrice pour l'éducation morale de sa fille :

Une mère instruite pourra faire à sa fille, une application convenable de quelques passages de cette Dissertation. Elle pourra en étendre les idées, les appuyer. [...] S'il se trouvait des Mères à qui cette Dissertation put faire naître le désir de changer leurs amusemens vains & frivoles, en une occupation d'instructions & de lumières, j'avoue que je tirerois une espèce d'orgueil de mon foible travail (Villemart 1779 : XI).

- 32 L'auteur s'oppose aux idées reçues qui veulent que l'éducation des filles soit négligée par rapport à celle des garçons, que les filles ne doivent pas être savantes sous peine d'être précieuses, qu'elles doivent savoir « gouverner leur ménage & obéir à leurs maris sans raisonner ». Il propose non de « faire d'une fille une savante ridicule » mais de lui donner « des connaissances solides et agréables » qui la « fer[ont] propre aux soins qu'exige un ménage & à obéir à son mari, en raisonnant, c'est-à-dire comme il convient » (Villemart 1779 : 1). Et si l'on ne doit pas oublier « de joindre les grâces à l'instruction » (21), Villemart indique ailleurs qu'une Demoiselle ne doit pas avoir « plus de beauté que de raison » (56).

2.3. Paradoxe et ambiguïté

- 33 L'éducation présentée comme ce qui cultive la bonté du cœur, allant de pair avec l'instruction qui développe l'intelligence et doit s'appuyer sur la raison, est fortement

marquée par les valeurs morales et religieuses attachées aux fonctions de la femme dans la société chrétienne qu'est la société néerlandaise des XVIII^e et XIX^e siècles. Les figures de femme autonome, indépendante, responsable que l'on rencontre à côté des figures traditionnelles de la fille récompensée pour son obéissance et son application sont-elles proposées comme accessibles aux élèves, apprenant la langue française et appelées à devenir femme, épouse et mère ? Ou bien sont-elles réservées à celles qui vivent de leur plume et de leur fonction ou profession d'éducatrice ? Jensen (2011 : 132) voit chez van Meerten-Schilperoort une tension paradoxale entre le modèle féminin proposé dans ses ouvrages pour l'apprentissage du français et l'exemple que l'auteur représente par son activité. En effet, celle-ci propose un modèle de fille et de femme aimante et raisonnable épouse et mère, qui ne serait pas faite par nature pour l'écriture ou l'étude, alors qu'elle-même gagne sa vie 1/ en écrivant des ouvrages pour l'étude, 2/ en publiant *Pénélope* dans lequel elle donne la parole aux auteurs femmes, 3/ en donnant des cours pour l'instruction et l'éducation.

- 34 Plus on avance vers et dans le XIX^e siècle et plus la figure de la mère éducatrice apparaît dominante ; elle est garante du futur comportement moral et socialement conforme de ses enfants pour le bien être de tous, ordre et bonheur social, et pour son propre bonheur, comme le manifeste Madame Bonté.
- 35 Le modèle français semble être un modèle livresque, véhiculé par les femmes écrivains comme Madame de Beaumont et appelant les femmes à utiliser la raison dans l'éducation. Mais cet usage de la raison est ambigu : si au XVIII^e siècle, la raison paraît utile pour la critique et l'exercice du discernement, au XIX^e siècle, elle semble être ce qui conduit au comportement souhaité, caractérisé par la sagesse et la vertu conditionnées par l'obéissance. La raison conduit à l'acceptation, à l'obéissance, au respect des rôles impartis par l'ordre social. L'imitation semble être un moyen de parvenir aux bonnes fins de l'éducation, imitation du geste de l'adulte qui donne au pauvre et prend soin de son prochain, imitation du dire de l'adulte (l'enfant bien éduqué pourra être l'exemple auprès de ses condisciples), imitation du faire de l'adulte. Pour ce dernier point il est difficile de généraliser car la jeune fille est appelée à devenir épouse, mère, l'âme du foyer dont il faut s'assurer qu'il fonctionne selon les normes et valeurs de la société chrétienne. Le modèle proposé par Trémadeure est encourageant pour la fille qui est appelée à imiter son éducatrice en cherchant à se donner une profession par ses études et donc obtenir une certaine indépendance ; mais peut-être est-il marginal pour les Pays-Bas septentrionaux. Celui proposé par van Meerten-Schilperoort est discriminatoire puisque auteur et pédagogue, elle n'incite nullement ses élèves à faire comme elle. Enfin Belle de Zuylen, elle, est claire : « Je persiste à croire qu'une éducation qui donnerait de la force d'esprit aux femmes leur rendrait service ainsi qu'à la société » (O.C. X, 168). Cette force d'esprit est sans doute à acquérir dans la lecture d'œuvres françaises, guidée par la maîtresse, la gouvernante ou la mère.

BIBLIOGRAPHIE

- BERRIOT-SALVATORE, E. (1982). « L'emploi du temps d'une écolière à Anvers en 1580 d'après *La guirlande des Jeunes Filles* par Gabriel Meurier », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, XLIV, 533-544.
- ESSEN, M. van (1990). *Opvoeden met een dubbel doel. Twee eeuwen meisjesonderwijs in Nederland*. Amsterdam : SUA.
- ESSEN, M. van (2001). BWSA [Digitale Biografisch Woordenboek van het Socialisme en de Arbeidersbeweging in Nederland] 8, 237-241.
- HUISMAN, G. (2000). *Tussen salon en souterrain*. Amsterdam : Bakker.
- JENSEN, L. E. (2001). 'Bij uitsluiting voor de vrouwelijke sekse geschikt'. *Vrouwentijdschriften en journalistes in Nederland in de achttiende en negentiende eeuw*. Hilversum : Verloren.
- MONTOYA, A. C. & van DIJK, S. (2002). « Madame Le Prince de Beaumont, Mademoiselle Bonne en hun Nederlandse lezers », *De Achttiende eeuw*, 34, 5-32.
- MONTOYA, A.C. (2004). « French and English women writers in Dutch Library (auction) catalogues, 1700-1800 », in S. van Dijk et al. 'I Have heard about you', *Foreign women's writing crossing the Dutch border : from Sapho to Selma Lagerlöf*. Hilversum : Verloren, 182-216.
- REESER, H. (1962). *De jeugdijaren van Anna Louisa Geertruida Toussaint 1812-1851*. Haarlem : Tjeenk Willink & Zoon.
- STRIEN-CHARDONNEAU, M. van (2003). « Une lectrice du XVIII^e siècle : Belle van Zuylen/Isabelle de Charrière », in I. Brouard-Arends, *Lectrices d'Ancien Régime*. Rennes : P.U., 177-186.

Corpus

- ANONYME [1828]. *L'éducation de la poupée ou petites leçons d'une mère à sa fille. Lecture utile et amusante pour des enfants de six à dix ans, ornée de cinq gravures*. Amsterdam : C. Schaares.
- BRUINSES et al. (1850). *Wat nieuws van oude vrienden. Verhalen en gedichten vor kinderen*. Schoonhoven : van Nooten.
- CALCAR, E. van (1862). *Handleiding voor onderwijzeressen, inzonderheid der bewaarscholen*. Haarlem.
- CHARRIÈRE, I. de (1979-1984). *Œuvres complètes*, vol. I : 61. Amsterdam : G. van Oorschot.
- Engelberts Gerrits, G. ([1846] 6e éd. 1859). *Troisième livre de lecture*. Amsterdam : Portielje.
- HEYNS, Z. (1653). *La nouvelle guirlande des jeunes Filles contenant plusieurs, divers Devis Féminins & discours plaisants, très convenables & propres à icelles pour bien apprendre à parler la langue Française*. Zacharias Heyns. Delf : A. van Heusden.
- LEGROING LAMAISSONNEUVE, A. (1804). *Proeve over de geschiktste soort van onderwijs voor de bestemming van meisjes* [Essai sur le genre d'instruction le plus analogue à la destination des femmes 1801]. Leyden : du Mortier & zoon.
- Le PRINCE de BEAUMONT, J. M. (1762 [1756]). *Magazin des enfans. Ou Dialogues entre une sage gouvernante & plusieurs de ses Elèves de la première distinction*. La Haie & Leide : Pierre Gosse, Junior, Daniel Pinet, Elie Luzac, Fils.

MARIN, Pieter (1712). *Nouvelle metode pour apprendre les Principes & l'Usage des langues françoise et hollandoise*. 8e dr. Amsterdam : H. van Eyl.

MEINEKE, Albert Christiaan & van BEMMELEN, J. (1807). *Oefeningen voor de jeugd om het Fransch te leeren schrijven*. Zutphen : H.C.A. Thieme.

MEERTEN-SCHILPEROORT, A. B. van (1840). *Premier vocabulaire français [...] suivi d'une journée de 3 enfants, petites conversations à la portée de la petite enfance*. 5e éd. Amsterdam : Schalekamp & van der Grampel ; (1827). Suite au 1e vocabulaire... suivie d'une journée des mêmes enfants.

MEERTEN-SCHILPEROORT, A. B. van (1846). *Alice ou la jeune sœur mère de famille de Madame de la Faye Brehier (1835), traduit librement en Alice of de jonge huismoeder*. Amsterdam : van Kampen.

MEURIER, Gabriel (1587). *La Guirlande des jeunes filles*. Anvers : J. Waesberghe.

PIELAT, Barthelemy (1672/1673). *L'Antigrammaire*. Amsterdam : J. Jeansson de Waesberge.

ULLIAC TREMADEURE, Melle S. (1837). *L'institutrice*. Bruxelles : Deprez-Parent.

VILLEMART, É.-B. de (1779). *Dissertation sur l'éducation morale des jeunes demoiselles ou réflexions d'une mère tendre et raisonnable, adressées à sa fille*. Amsterdam : aux dépens de l'auteur.

Madame de V. [Frederik Henriette WIESENHUETEN] (1804). *Historiettes et conversations à l'usage des enfans qui commencent à épeler et de ceux qui commencent à lire un peu couramment*. Arnhem : J. H. Moeleman.

NOTES

1. *Handleiding voor onderwijzeressen* uitgegeven door Dr P.J.H. Tijdeman, Tiel : A. van Loon, 1856.
2. La guirlande est ce que la maîtresse attribue à l'écolière la plus méritante.
3. Deux soirs par semaine, on donne des leçons d'anglais et d'allemand aux jeunes filles internes (van Essen 1990 : 46).
4. Ainsi, Madame de Verteuil (Engelberts Gerrits 1859 : 65-71) apprend à sa fille ce qu'est l'air, en partant de constatations pratiques. Elle la fait réfléchir sur ce qui l'entoure pour acquérir des connaissances progressivement.
5. C'est ce que le père, Monsieur de Saint-Vallier explique à ses filles (Tremadeure 1837 : 14).
6. *L'institutrice* publié à Paris (Isidore Pesron, 1835) et à Bruxelles (1837) se trouve à la bibliothèque royale de La Haye mais aussi à Amsterdam et à Middelburg, ce qui laisse supposer qu'il a été utilisé aux Pays-Bas. Nous l'avons retenu pour le caractère original du modèle éducatif qu'il soutient, différent de la plupart des ouvrages scolaires de la même époque, conçus aux Pays-Bas.
7. Suzanna Huber, gouvernante de la famille Huidekoper d'Amsterdam en 1851, a, comme d'autres gouvernantes francophones ou germanophones Suisses, reçu sa formation pédagogique à la méthode Pestalozzi (1746-1827) dans l'institut d'Yverdon qui, dès 1806 forme en français, garçons et filles pour l'enseignement public et privé ; des enseignants natifs y enseignent l'allemand, l'anglais et l'italien (Huisman 2000 : 78).
8. Ainsi, A. Bosboom-Toussaint (1812-1886) exerce le métier de gouvernante à Hoorn, ayant son certificat de compétence pour enseigner le néerlandais, le français, l'anglais, l'histoire et la géographie ; ayant appris à l'école de Harlingen, l'allemand et l'anglais, elle correspond en français ou en anglais avec ses amies de classe et lit en langue originale la poésie de Schiller et celle de Hugo, « le grand poète, le maître » pour lequel elle a une passion (Reeser 1962 : 12-14).

RÉSUMÉS

L'image de la maîtresse d'école, celle de la mère pédagogue et de la gouvernante institutrice domestique apparaissent dans les ouvrages utilisés pour l'apprentissage du français aux Pays-Bas. Elles représentent des modèles à suivre, l'éducation exemplaire garantissant le bonheur individuel et social. Instruction et éducation morale y sont liées et portées par des idées exprimées en français.

Representations of the educative women are to be found in teaching/learning French books used in the Netherlands. They offer a model to be followed by the pupil/learner of French. Instruction & education are going together; ideas are delivered in French, conform to the Dutch social ideal.

INDEX

Keywords : 16th-19th century, Feminin model, French teaching books, Mother, Teacher, The Netherlands

Mots-clés : Exemple féminin, Gouvernante, Maîtresse d'école, Manuels, Mère éducatrice, Pays-Bas, XVIe-XIXe siècles

AUTEUR

MARIE-CHRISTINE KOK ESCALLE

Université d'Utrecht